



Raphaël Glucksmann.
*Notre France. Dire et aimer
ce que nous sommes.*
Allary Editions.
256 pages.
18,90 euros.

BÂTIR LE RÉCIT DE NOTRE ÉPOQUE

Le moment le plus jouissif du livre est sans doute celui du discours imaginaire d'un président de la République française qui décide de rendre hommage aux « vingt et trois » chantés par Louis Aragon dans les années 1950 sur une musique de Léo Ferré. Vous l'avez en tête. Fredonnez maintenant :

*Ils étaient vingt et trois quand
les fusils fleurirent
Vingt et trois qui donnaient
le cœur avant le temps
Vingt et trois étrangers
et nos frères pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre
à en mourir
Vingt et trois qui criaient
la France en sabattant*

Oubliez la déchéance de nationalité et imaginez un nouveau François Hollande déterminé à produire un vrai, un grand discours. Un discours utile, qui bouscule, dans lequel vos oreilles entendraient : « Aujourd'hui, les bien-nés, les bien-logés, les bien-rangés

s'inclinent devant les mal-rangés, les mal-logés, les mal-nés ». Le président de la France rendrait brillamment hommage à Olga Bancic, Missak Manouchian, Marcel Rajman... Oui, ceux-là même que l'on qualifiait autrefois de « terroristes apatrides ». C'était la seconde guerre mondiale, ils furent arrêtés par la brigade spéciale des Renseignements généraux français puis livrés par des Français. Les services de renseignement nazis avaient tiré à 15 000 exemplaires des affiches collées dans Paris, avec six photos d'entre eux et une question : « Des libérateurs ? » C'est l'« Affiche rouge ». Le 21 février 1944, ils sont vingt-deux à tomber sous les balles.

Raphaël Glucksmann pose la question : « Qui du Juif polonais ou hongrois, de l'Italien, de l'Espagnol, de l'Arménien luttant contre l'occupant ou du fonctionnaire qui les arrête pour plaire à l'ennemi, qui est le plus digne d'être par nous appelé "Français" ? Si l'on a quelque estime de soi, si l'on aime la France, si l'on connaît son histoire, la réponse est évidente, immédiate ». Deux France se sont révélés dans

cette affaire : « Laquelle est l'anti-France ? Laquelle est la France ? » L'auteur enfonce le clou : « Un regard critique sur soi permet de mieux se connaître et donc de mieux s'aimer, sans songer qu'une nation forte, sûre de ses principes et de ses idéaux, n'a pas peur de se confronter aux zones d'ombre de son passé ».

La force de l'essai de Glucksmann, c'est son énergie. Très accessible, mettant les rieurs de son côté, surfant sur les débats enflammés du moment, il est pour finir un appel à reconstruire. Selon lui, la génération 1968 a déconstruit des mythes dont le poids et la rigidité nous étouffaient. C'était vital, mais elle a oublié le commun : « Elle eut raison de détruire ce qui ne fonctionnait plus, elle eut tort de ne rien reconstruire ». Glucksmann appelle les nouvelles générations à bâtir le récit de notre époque à même de transformer le réel, de changer le monde. Selon lui, et je partage, « retrouver un débouché progressiste aux vieilles aspirations révolutionnaires françaises, voici la seule manière de barrer durablement la route au Front national ».